A Montreal, aux Bureaux No. 15, RUE ST. VINCENT.

2 Queber, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTERAIRE. INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie

Progrès.

MORT DE MARIE-ANTOINETTE.

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES GIRONDINS.

Le 2 sout, à deux heures du matin, on vint réveiller la reine pour lui lire le décrêt qui ordonnait sa translation à la Conciergerie, en attendant qu'on lui fit son procès. Elle écouta la lecture de l'ordre sans montrer ni étonnement ui douleur. C'était un pas de plus vers le but qu'elle voyait inévitable, et qu'elle désirait pro-En vain Mme Elizabeth et sa fille se jeterent-elles aux pieds des membres de la commune, pour les supplier de ne pas les séparer, l'une de sa sœur, l'autre de sa mère, aucune parole, aucun geste ne leur répondit. La reine, muette aussi et à demi nue, fut contrainte de s'habiller davant le groupe d'hommes qui rem-plissait sa chambre. Ils la foulèrent. Ils scellerent les petits objets et les bijoux qu'elle portait sur elle : c'étaient un porteseuille, un miroir de poche, une bague en or enlacée de cheveux, un papier sur lequel étaient gravés deux cœurs en or avec des lettres initiales, un portrait de la princesse de Lamballe son amie, deux autres portraits de femme qui lui rappelaient deux amies d'enfance à Vienne, et quelques signes symboliques de dévotion à la Vierge que Madame Elizabeth lui avait donnés à porter comme un préservatif à ses infortunes et un souvenir du ciel dans les cachots. Ils ne lui laissèrent qu'un mouchoir et un flacon de vinaigre, pour la rappeler de l'évanouissement, si elle venait à succomber à l'émotion du départ. La reine enveloppant sa fille de ses bras, l'entraina dans un angle de la chambre, et, la couviant de ses bénédictions et de ses larmes, lui fit ses derniers adieux. Elle lui recommanda le meme pardon de leurs ennemis et le même oubli des persécutions que lui avait recommandes Louis XVI mourant; elle mit les mains de la jeune fille dans les mains de Mme Elisabeth; " Voila, lui dit-elle, celle qui va être désormais " votre père et votre mère ; obéissez-lui et ai-6 mez-la comme si c'etait moi. — Et vous, ma " sour," dit-elle à Mme Elisabeth en se jetant dans ses bras, " je laisse en vous une autre " mère à mes pauvres enfans, aimez-les comme " vous nous avez aimés jr.squ'au cachot et jus-" qu'à la mort !"

Mme Elisabeth répondit quelques mots si has a la reine que personne ne les entendit. C'était sans donte une recommandation de sa piete qui dominait et sanctifiait jusqu'a sa doulour. La reine fit un signe de tête de déférence, mus sortit de l'appartement, à pas lents, les yenx baissés et sans oser jeter un dernier regard sur sa fille et sur sa sœur, de peur d'épuiser son ane dans une suprême émotion. En sortant du guichet, elle se heurta le front contre la solive ou monterent avec elle deux municipaux, et qu'escortaient des gendarmes, la conduisit à la Conciergerie.

La prison de la Conciergerie est enfouie sous les vastes constructions du palais de justice, dont elle occupe l'étage sonterrain. Elle est pour ainsi dire creusée dans ses fondemens. Ces sombres voûtes du palais de Saint-Louis sont profondément encaissées aujourd'hui par l'elévation du sol ; la terre submerge graduellement les monumens des hommes dans les grandes villes. Ces sonterrains forment les guichets, les geòles, les antichambres, les postes de gendarmeries, de porte-clefs. Les longs corridors, surbaissés comme des cloitres, s'ouvrent d'un coté sur des arcades qui reçoivent le jour des préaux, d'un autre côté sur des cachots où l'on descend par quelques marches. Les cours étroites, disseminées dans ce vaste encadrement de pierre, sont obscurcies par les hautes murailles du palais de justice. Le jour y descend perpendiculairement et lointain comme au fond de larges puits carrés. La haute chaussée du quai épare la Conciergerie de la Seine. L'élévation cette chaussée au-dessus du niveau des cachots et des cours, et le suintement de la terre imbibée par les grandes eaux, répandent sur les paves, sur les murs et même dans les cours une humidité sépulcrale qui ébrèche constamment le ciment et qui tache de plaques de mousse verdâtre les pierres de l'édifice. Le clapotement du seuve sous les ponts, le bruit continu des voitures sur le quai, et le retentissement sourd des pas de la foule qui inonde, à l'heure des maux, les prétoires et les étages supérieurs du palais, ébraulent perpétuellement les voîtes. Ces bruits roulent comme un tonnerre lointain dans l'oreille des prisonniers et semblent leur rendre présens à toute heure les éternels gémis semens de ces demeures. Les pilliers massifs, les voûtes surbaissées, les ogives étroites, les sculptures bixarres dont les ciscaux gothiques ont décoré les cordons et les chapiteaux, rappellent l'antique destination de ce palais des rois des premières races, changé en égout du vice et du crime et en portique de la mort. Ces substructions gigantesques servent de fondation à la r quadrangulaire de qui relevaient jadis tous les fiefs du royaume. Cette tour était le centre de la monarchie. Ainsi, c'est sous ce

palais même de la fécdalité que la vengeance ou la dérision du sort renfermait l'agonie monarchie et le supplice de la féodalité. Qui eût dit aux rois des premières races que dans ce palais ils bâtissaient la prison et le tombeau de leurs successeurs? Le temps est le grand expiateur des choses humaines. Mais, helas! il se venge en aveugle, et il lave, avec les larmes et le sang d'une femme victime du trône, les torts et l'es oppressions d'e vingt rois!

Quand on a descendu les marches d'un latge escalier et qu'on a traversó deux grands guichets, on entre dans un cloitre dont les arcades ouvrent sur une cour, promenade des prisonniers. Une série de portes en bois de chêne grossièrement raboté, reliées par des bandes, des serrures et des verrous massifs, règne à gauche sous ce corridor. La seconde de ces portes, en sortant des guichets, donnait entrée dans une petite chambre souterraine ; le sol était de trois marches plus has que le seuil du corridor. Une fenêtre grillée empruntait la lumière d'une cour étroite et profonde comme une citerne vide. A gauche de cette première cellule, une porte plus basse encore que la première, muis sans ferremens et sans verrous, donnait accès à une espèce de sépulture voûté, pavé et muré en pierres de taille noircies par la fumée des torches et éraillées par l'humidité. Une lucarne prenant jour sur le même préau que celle de l'antichambre, et garnie d'un treillage de barreaux de ser entrelacés, y laissait filtrer une lumière toujours semblable au crépuscule. Au fond de ce caveau du côté opposé à la fenêtre, un misérable grabat sans ciel de lit et sans rideaux, des couvertures de laine grossière telles que celles qui passent d'un lit à l'autre dans les hôpitaux et dans les casernes, une petite table en sapin, un coffre de bois et deux chaises de paille formaient tout l'umeublement. C'est là qu'au milieu de la muit et à la lueur d'une chandelle de suit, on jeta la reine de France, descendue de degré en degré et d'infortune en infortune, de Versailles et de Trianon, jusque dans ce cachot. Deux gendarmes, le sabre nu à la main, furent placés en faction dans la première chambre, la porte ouverte et l'æil fixé sur l'intérieur du cachot de la reine, ayant pour consigne de nella perdre jamais

de vue; même dans son sommeil.

Cependant il n'est donné à la térocité des hommes de trouver des instrumens toujours implacables. Les cachots mêmes ont leur attendrissement. Un geste respectueux, un regard d'intelligence, un son de voix sympathique, mot furtif, font comprendre à la victime qu'elle n'est pas encore totalement séquestree de l'humanité. Cette communion avec ce qui respire avec ce qui sent sur la terre donne au malhenreux, jusqu'à sa dernière heure, la force de respirer. La reine trouva dans la contenance, dans les youx et dans l'âme de Mme Richard, femme du concierge, cette sensibilité cachée sons la rigueur de ses fonctions. La main condamnée à la froisser fut celle qui s'amollit pour la soulager. Tout ce que l'arbitraire d'une prison per-met d'apporter d'adoucissemens à la règle, à la consigne, à la nourriture, à la solitude, fut tenté par Mme Richard, pour prouver à sa prisonnière que, même au fond de son infortune, elle régnait encore par la pitié et par le devoument sur

un eæur. Mme Richard, royaliste de souvenir, sentait bien moins d'orgueil de tenir la fille, la femme et la mère des rois à sa merci, que de bonheur de pouvoir sécher une larme. Elle introduisit dans e enchot quelques meubles nécessaires ou agréables à la reine. Elle envoya chercher au Temple les ouvrages de tapisserie, les pelotons de aine et les aiguilles que Marie Antoinette y avait laissés. Ces ouvrages de main, en occupantles doigts, distraymient les chagrins de la reine. Mme Richard préparait elle-même les alimens de la prisonnière. Elle venait à chaque instant, sous prétexte de sa charge, recommander les égards aux gendarmes de service, s'informer des besoins de la captive, lui glisser quelques mots d'intelligence et d'espoir, et distraire la solitude du jour et les insomnies de la nuit. Elle lui apportait des nouvelles de sa sœur, de sa fille, de son fils, qu'elle se procurait par ses correspondances avec le Temple. Elle transmettait par l'intermédiaire de commissaires complices, des nouvelles de la reine à sa sœur et à ses enfans. Le concierge Richard, quoique plus rude en apparence, pour mieux dérober sa complicité, partagenit tous les sentimens de sa femme et trem-

pait dans tous ces adoucissemens. On ignorait au dehors l'époque à laquelle on devait juger Marie Antoinette. Cet njournement du comité de salut public faisait espérer qu'il voulait tromper l'impatience féroce de la populace ou l'user par le temps. Plusieurs des municipaux trempaient, en secret, dans des complots d'évasion. Madame Richard savorisait 'introduction de ces hommes dévoués dans le cachot. Elle occupait adroitement, pendant ces rapides entretiens, l'attention des gendarmes de garde dans l'antichambre. Michonis, membre de la municipalite et administrateur de police, qui s'était déjà dévoué à la famille royale au Temple, au péril de sa vie, continuait le même dévouement à la Conciergerie. Il y a des na-tures généreuses que l'infortune séduit et que le danger attire. Michonis était de ce nombre, comme Lepitre et Toulan.

Grage à Michonis, un gentilhomme royaliste, i main. L'Ex-Roi parut très affecté de cette exnomme Raugeville, s'introduisit dans la prison, vit la reine, lui offrit une fleur qui contenuit un billet. Ce billet parinit de délivrance et sut surpris dans les mains de la reine par un des gen-darmes. Michonis out arrêté. Mme Richard et son mari, arrachés à leurs fonctions furent jetés dans les cachots où ils avaient laissé entrer l'indulgence. La reine trembla.

DE LAMARTINE. (A continuer.)

NOTRE EXTRA DE SAMEDI.

NOUVELLES ETRANGERES.

Des journaux américains arrivés en cette ville hier soir et ce matin nous ont apporté des détails intéressants sur la révolution française, que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Les dernières nouvelles de Paris vont jusqu'au 10 mars.

Paris. 25 février 1848.

La garde municipale est dissoute. La garde de la ville est confice à la garde nationale sous les ordres du général Courtais, commandant de la garde nationale de Paris. Une proclamation a été publice aujourd'hui par le gouvernement provisoire pour l'organisation d'une garde na-tionale mobile de 24 bataillons.

Le château de Vincennes s'est rendu ce matin, après une faible résistance. La plupart des fortifications se sont rendues de même.

La Banque de France est ouverte aujourd'hui. Le trésor public et les banquiers particuliers n'ont pas encore ouvert et les affaires de banque sont arrêtées.

La Bourse est close. Le commissaire a aunoncé nujourd'hui que la Bourse serait ouverte

Les Bustes de Louis-Philippe sont partout brisés. De grands rassemblements du peuple d'Orléans et de Rouen sont venus à Paris pour

Paris, 26 février 1848. L'excitation continue, mais les affaires pren-

nent une tournure plus favorable. Les mesures du gouvernement provisoire prodessent beaucoup de satisfaction. Toutes les marques de la royauté, les armes royales sont détruits. Il y a pourtant des gens qui disent encore que le comte de Paris ou le duc de Bordeaux ont quelque chance de régner. Le nom du prince Louis-Napoléon a été salué des cris de " Vive l'Em-

20,000 des jeunes gens les plus enpables de Paris ont été ce jour enrôlés comme gardes nationaux mobiles. Leur apparence est magnifique. Ils se sont promenés dans les rues en chantant la Marseillaise. Des régiments de ligne arrivent à Paris pour remplacer ceux qui ont

On regrette beaucoup qu'outre les Châteaux de Neuilly et de St. Cloud, le pont sur la Seine à Amiens a été brûlé.

Tous les prisonniers politiques sont mis en liberté et on leur a donné les moyens de joindre leurs familles. On a changé l'officier supérieur à qui la garde d'Abd-el-Kader était confiée.

À Dieux, il paraît qu'un cultivateur a procuré des déguisements pour les fugitifs royaux et leur Le roi se couvrit d'un vieux chapeau et d'un vieux manteau, s'étant d'abord coupé les favoris et ayant ôté sa perruque. Le roi se fit passer pour un anglais tout le reste du voyage.

L'empressement de l'Angleterre a reconnaître le nouvel ordre de choses en France, l'assurance formelle donnée par le premier ministre anglais de leurs dispositions amientes envers la république, leurs désirs de garder la paix et enfin leur terme résolution de no pas se mêler des affaires intérieures de la France a causé une satisfaction

Paris, 27 février 1848. Paris est ce matin parfaitement tranquille. Il

a fait la nuit dernière un temps affreux, une pluie torrentielle est tombée. La République a été hier officiellement annoncée par M. A. De Lamarime, entour

membres du gouvernement provisoire et des quatre secrétaires. La royauté est abolic. La république pro-

clamée. Le peuple est appelé a exercer ses droits politiques. Des ateliers nationaux sont ouverts pour ceux qui manquent d'ouvrage. L'armée sera réorganisée. La peine de mort est abolie pour tous les délits politiques. Paris, 28 février 1848.

La ville continue tranquille. Les ambassa deurs de la République Argentine et de l'Ura-guay, reconnaissent le nouveau gouvernement.

M. Rush, ambassadeur des Etats-Unis accompagné de M. Martin et du major Poussin se sont rendus à l'hôtel de ville et ont reconnu le nouveau gouvernement.

Fuite de la famille royale.- Les fugitifs so sont rendus de Honflour au Hâvre dans un ba-teau. Information fut donnée en Angleterre et un steamer de Southampton, l'Express, vint les prendre au Havre et les débarqua en Angleterre le même jour. Le Roi en débarquant s'écria emphatiquement: "Dieu merci, je suis sur le sol anglais." Une foule de villageois l'entourèrent et echangèrent avec lui une poignée de pression de sympathie pour ses infortunes et exprima sa reconnaissance aux personnes pro-

Louis-Philippe était pauvrement habillé. Il portait un pea-jacket qu'il avait emprunté au capitaine de l'Express et des pantalons gris. Il avait sur sa tête une casquette de drap bleu et autour du cou une cravate rouge et blanche. La Reine avait un large manteau careauté et un voile épais sur le visage.

En se rendant à l'auberge l'Ex-Roi rencontra plusieurs habitans de la place à qui il donna la main. Il fit venir près de lui un M. Packham qu'il avait connu en France et causa longtemps avec lui. M. Packham introduicit à Louis-Philippe un des rapporteurs du London. Times et plusieurs autres personnes. L'Ex-Roi leur dit combien il était sensible à lours compliments de condoléance et à l'hospitalité cordiale qu'il ren-contrait, etc. Il était alors tout habillé de noir et il paraissait bien et même assez gai. La Reine était dans la chambre, écrivant une lettre et paraissant absorbée dans ses pensées. Elle no i pas attention à ceux qui l'entouraient. Louis-Philippo donna tout son argent à M. Packham pour le faire changer en or anglais, et pour acheter des hardes dont il avait, disait-il, grand be-

A Brighton Louis-Philippe recut la visite d'un grand nombre d'habitans et en parut très satisfait. Dans un moment d'émotion extrême, il s'éoria en joignant les mains "Charles X fut chassé pour avoir violé la charte, on me chasse moi, pour l'avoir défendue et pour avoir garde mon serment. J'espère qu'on comprendra cela et qu'on le fera connaître."

L'ex-Roi et la Reine de France ont quitté Newhaven samedi matin et ont été conduits dans des chars particuliers par le chemin de fer de Brighton au château de Caremont. Partout sur la route ou ils arrêtaient, le peuple entourait les chars et saluait les pauvres fugitifs. Le roi les remerciait affectueusement par ces mots: Thank you sir, much obliged to you, sir. Le peuple répondit en plusieurs endroits: Long live King Louis-Philippe!" Longue vie un roi Louis-

Au bout du chemin de fer, une équipage royal attendat les illustres hôtes. Quand le roj de-barqua des chars, tous ceux qui étaient présents se découvrirent. C'était un grave spectacle. Il n'y ent pas d'acclamations. L'ex-roi et la reine n year has a voiture. La reine portait un chale tartare blanc et noir, une robe de soio noire et un chapeau pareil. Quand les autres membres de la famille royale eurent pris place dans la voiture, ils furent conduits nu Château de Claremont, la résidence de feue la princesse Charlotte et du prince Léopold, maintenant roi des Belges. Le due de Nemours quitta Paris si brusquement qu'il n'emporta rien avec lui, il passa par Bonlogne où il rencontra ses parents le duc et la duchesse de Saxe Cobourg avec qui il traversa le Détroit,

Tous les autres membres de la famille royale sont arrivés en Angleterre sains et sauls, excepte la duchesse d'Orléans et ses enfans.

cepté la duchesse d'Orléans et ses entans.
Paris, 1er, mars ISIS.—Les autorités sont occupées activement a mottre à l'ordre les éléments
brisés et jetés dans la confusion par la Révolution.
Paris, 2 mars 1848.—Les journaux de la capitale
sont remplis de décrets, et ordonnances du gouvernement provisoire, nominations des nouveaux fonctionnaires qui paraissent être vus avec satisfaction.

A mars—Les grand évérament de ce jour sont 4 mars.—Le grand événement de ce jour sont les funérailles des victimes du 22, 23 et 24 février. Ces funérailles out été imposantes.

6 mars.—Il y a ou aujond'hui une grande exci-tation dans la ville. La puissante maison Gouin et Cie., a fait faillite. Des décrets sont publiés chan-geant les noms de divers vaisseaux dans la marine les noms des rues qui s'appellent d'après la famille royale, etc. Toutes les institutions qui avaient le terme "Royal" attachées à leurs noms, se nommoront à l'avenir " Nationales."

9 mars.—La ville est tranquille, mais la criso fi-nancière continue. Plusieurs nominations dipli-matiques sont annoncées. M. (ci-dovant Duc) l'Ilarcourt va à Londres ; M. D'Alton Shee, a Turin, M. (ci-devant Comte) de Boissy à Rome, Général Fabvier à Constantinople, M. de Tracy aux Etats-Unis, M. de Beaumont Vassy au Denmark, (M. ci-devant Prince) de la Moskowa a Madrid.

Le gouvernement provisoire a reçu ce matin une députation du comité central des charitstes de Londres, qui lui exprima l'admiration des pa-triotes anglais pour le courage et la magnanimité du peuple francais.

Les maréchaux Soult, Moliter, Sébastioni, Bugeaud, Reille et le Duc de la Brunerie ont envoyé leur adhésion au nouveau gouvernement ainsi que le général St. Yon, le collègue da M. Guizot au ministre de la guerre, Fabvier, Grou-

chy, Préval, Montholon, Gourgaud, etc. Le gouvernement à reçu des offres de ser-vices de la part des princes Napoléon Bonnparte, Jérôme Bonaparte et Napoléon Louis Bonaparte qui sont tous trois à Paris. Le gouvernement a repondu au prince Louis Nanoléon en le remerciant pour son zèle et son partiotisme et lui intimant en même temps que sa présence en ce moment à Paris pouvait embarraser le gou-

-La Presse dit : M. do Lamartine a harangué le peuple cinq fois à l'hôtel de ville.

Le peuple demandait la proclamation de la

république et le drapeau rouge au lieu du dra-

PRIX DES ANNONGES,
Sixlignoque au-desous, presidere insertion.
Dixlignoset au-desous, première paration.
Au-desous par ligne.
Touclaration subsequente, le quart du priz(Affunchir les lottres.) penu tricolore, M. de Lamartine avait reussi à appaiser l'irritation, lorsqu'un nouveau flot polaire armo de sabres et de bayonnottes envàhit l'hôtel de ville. Déjà le peuple se disposait à tirer sur les membres du gouvernement provisoire lorsque M. de Lamartino se hasarda en-core une fois à parler à la foule: Pendant une demie-heure, la foule refusu de l'entendre en vocitierant et brandissant des armes audessus de la tête de l'orateur. M. de Lamartine, les bras

PARAISSANT LES Mardi et Vendred

CONDITIONS D'ADONNEMENT.
(Payable d'avance.

bonnement au Journalsomi-habdoma

Abonnement att auranisemmente de deire son;
Abonnement à l'Album Messuel, Litterair et Musical, soul;
Au adux publications rumiés;
Cl. Au adux publications rumiés;
L'amées-tière, moisid prix que ci-dessues
l'amées-tière, moisid prix que ci-dessues

Vol. IV.

No. 103

plo à se retirer. Le Tribunal de commerce a prolongé de 12 jours l'échéance des effets de commerce.

croisés, recommença son discours et réussit'à

adoucir l'irritation et finit par déterminer le peu-

On lit dans la Democratie Pacifique: " Après la prise des Tuileries, le peuple trouva un magnifique Christ sculpté devant lequel il s'arrêta. et qu'il salua. " Mes amis dit un élève de l'Ecole Polytechnique, voilà notre maître à tous ! Le peuple s'empara du Christ et le porta solenrellement à l'église de St. Roch, en criant, ci-toyens, à bas les chapeaux, et saluez le Christ! et toutes les tôtes se courbérent religieusements?

La statue d'Armand Carrel, ancien redactour,

a été placée au Panthéon. Le Journal des Débats, l'organe servile et dévonc de l'ex-roi, s'est joint au gouvernement républicain, et toute la presse française s'accorde à dire que le gouvernement monarchique est à jumais aboli en l'ranco et qu'une Républiquo est un sine qua non.
Le vieux roi se croyait sur du succès le 22.

On rapporte qu'il dit, à un gentilhonme qui se préparait à quitter la France, de rester à Paris afin d'être témoin de la manière tranquille avec laquelle il allait écraser la populace.

Lord Normanby a fait une visite à M. de Lamartine pour l'assurer des dispositions favorables du convernement anclais.

La duchesse d'Orléans et ses enfans sont arrivés à Coblentz.

M. de Cormeniu a été nommé président du conseil d'Etat.

Les blessés dans les hópitaux sont au nombre de 428, dont 78 militaires et 350 citoyens.

Les derniers événements qui se succèdent rapidement en France ont cause dans les autres parties du continent curopéen une sensution qui meilleurs résultats.

Les petits souverains de l'Allemagne, qui on toujours comprimé autant qu'ils l'ont pu l'esprit de progrès qui fermentait depuis longtemps, s'empressent sagement d'accorder des réformes libérales qui seront éminemment propres à maintenir l'ordre. Les concessions sont partout accueillies avec joie par le peuple. Le grand duc de Bude a accordé la liberté de

la presse, les procès par jury et l'organisation de gardes civiques. Le Wurtemberg a suivi cet exemple. La Prusse en promet autant ; les états généraux sont convoquées. L'Autriche seule se tient à l'écurt, mais tout semble promettre de la part de ce gouvernement des vues nouvelles plus d'accord avec les bessins du siècle. Le roi des Belges a satisfait la nation en lui promettant uno réforme parlementaire complète. En Espagne, la reine-mère a été attérée des nouvelles de la révolution de France. Elle se préparait à

Ailleurs les choses ont un aspect plus lugubre. Le canton de Neufchâtel en Suisse, qui au sein de la république Helvetique demourait une sorte de suzoraineté de la couronne de Prusse, vient de renverser son gouvernement et de se décla-rer indépendant. On craignait que le roi ne voui it reprendre ses droits à main armée, ce qui lui causerait une guerre entre la Prusse et la confédération suisse. L'Autriche a mis la Lombardie sous la loi martiale, et le pays gémit sous la terreur de l'occupation militaire. Les pro-chains arrivages nous apponeront probablement les premiers bruits d'une insurrection italienne. Le roi de Sardaigne réunit des forces considérables sur les frontières, et se prépare à la guerre. On le dit décide à s'opposer à la politique du cabinet de Vienne. D'un autre côté, les cabinets de Berlin et de St. Péwersbourg on promis, dit-on, leur appui a l'Autriche ; mais, il n'y a pas de doute que si cette dernière puissance voulait s'imposer par la force à l'Italie, on verrait en peu de jours une armée française descondre des Alpes pour prôter main forte aux Etats de la Péninsule. Mais nous croyons que Europe a de suffisitntes garanties contre : une guerre genérale, dans la crainte où sont les gouvernements despotiques de voir l'esprit révolutionnaire so propager parnii leurs sujets.

En Irlande quelque journaux publicut les articles les plus inflammatoires. Nous traduisons l'extrait suivant de la fettille qui se public sous le nom de The United Irishman; nous le don-nons afin de montrer à quel point d'exhaltation sont quelques esprits dans cette mulheureuse

"Le jour de l'Irlande est enfin venu, grace "Le jour de l'irlande est crimi verif, grace d'a Dieu et à la France. Son appel resonne à mos orcilles comme le cri de guerre et ré-chauste notre sang comme le vin. Il faut nous unir, franciir toutes les barrières à l'exception de celles qui sont divines. Il fait plutof mou-rir que laisser échapper celle lleure providen-tielle sans obtenir notre libération. Le prémier